

"La réduction du temps de travail des élèves est un formidable gâchis"

LE MONDE | 30.05.2012 à 19h29 • Mis à jour le 30.05.2012 à 19h29

Par Antoine Prost, historien de l'éducation

J'avais, dans ces colonnes, dénoncé la semaine de quatre jours et la lâcheté qui avait entouré son adoption (*Le Monde* du 29 mai 2008). C'était plus qu'une erreur, une faute, tout le monde le savait et personne ne disait rien. Personne pourtant n'osait défendre cette soi-disant réforme. Le ministre lui-même n'a pas prétendu qu'elle était bonne pour les élèves ; il s'est contenté de répondre qu'avec 864 heures de classe par semaine (36 semaines à 24 heures), la France était dans la moyenne européenne. Comme si toutes les heures se valaient !

Libérer le samedi matin n'est pas en cause ici, et je ne propose pas de le rétablir. Mais on pouvait le libérer sans réduire le temps de travail. On pouvait le remplacer par le mercredi matin. On pouvait aussi compenser la perte du samedi matin par une réduction des grandes vacances. C'était l'organisation des villes et départements qui pratiquaient la semaine de quatre jours. Elle était bien acceptée par les parents, comme par les enseignants. Pourquoi l'avoir supprimée ?

Résultat de cette mesure adoptée non seulement sans concertation mais sans réflexion : une réduction du temps de travail des élèves qui, par son ampleur et ses modalités, handicape durablement les apprentissages élémentaires. Inutile de verser des larmes de crocodile sur les élèves qui entrent en sixième sans être capables de la suivre. Nous avons organisé l'échec.

Le problème est double : quantitatif et qualitatif. Nous sommes passés d'abord, entre la guerre et les années 1960, de 40 semaines de classe à 36, car l'extension des vacances de la Toussaint et d'hiver n'a pas été compensée par une réduction des grandes vacances. Mais laissons cette première réduction de 10 % du temps scolaire. Les semaines de classe comptaient en 1968 cinq jours pleins, soit 30 heures par semaine.

Nous sommes passés de 30 à 27 en 1969, par libération du samedi après-midi, puis à 26 et, depuis 2008, à 24. Avec le 11-Novembre, le 1^{er} et le 8-Mai, le jeudi de l'Ascension et le lundi de Pentecôte, sans compter les ponts, nous sommes à 140 jours de classe par an, contre 175 en 1968, et à 840 heures dans l'année, contre 1 050. C'est un cinquième de moins. Les élèves ne passent pas plus de temps en classe aujourd'hui en cinq années d'école primaire qu'ils n'en passaient en quatre ans il y a une génération. C'est comme si l'on avait obligé tous les élèves à sauter une classe.

Mais les heures de classe ne se valent pas toutes. Nos voisins européens n'ont pas beaucoup plus d'heures de classe, mais ils les répartissent sur 180 à 200 jours. La première demi-heure de la matinée est peu productive : les élèves se réveillent, se mettent en train.

Les capacités d'attention des enfants de 6-8 ans sont de l'ordre de 3,30 heures à 4 heures dans une journée. Elles augmentent avec l'âge, et se situent autour de 5 heures par jour à 12 ans.

On le sait depuis très longtemps : le rapport des professeurs Debré et Douady le montrait déjà et Hubert Montagnier ou François Testut le confirment. Dans la journée de travail actuelle des élèves, il y a une ou deux heures stériles, où ils n'apprennent plus parce qu'ils sont saturés.

Le rythme hebdomadaire aggrave les choses. La rupture des horaires de sommeil lors des week-ends perturbe le lundi matin. Ajouter une seconde rupture le mercredi provoque une autre perturbation du jeudi matin. Et l'on voudrait que nos élèves apprennent bien ?

En outre, nous ne cessons de vouloir qu'ils apprennent davantage. Nous avons introduit à l'école une langue vivante notamment, mais aussi l'histoire de l'art, la sécurité routière, la sauvegarde de l'environnement, etc.

Soyons sérieux : nous prétendons vouloir que nos enfants apprennent plus et mieux, et nous avons fait jusqu'ici tout ce qu'il fallait pour qu'ils apprennent moins, et moins bien. Je dis "nous", car pour que la semaine de quatre jours, cette monstruosité, se soit installée, il a bien fallu que certains lui trouvent des avantages.

Le nouveau ministre de l'éducation nationale, Vincent Peillon, semble décidé à remédier à ce gâchis, et je m'en réjouis, car c'est l'avenir de notre société qui est en jeu. Pour moi, la meilleure solution serait la semaine de cinq jours, avec 5 heures de classe par jour, des grandes vacances plus courtes, et des trimestres mieux équilibrés. Le ministre a décidé d'une grande concertation. Elle s'impose, en effet, car l'adoption de rythmes scolaires conforme aux intérêts des enfants pose des problèmes pratiques dont le profane ne soupçonne pas la complexité.

Mais la concertation est aussi confrontation d'intérêts, et beaucoup ont intérêt au maintien des quatre jours, tandis que les intérêts des élèves risquent d'être mal défendus. Pour qu'ils le soient, il faut que la voix des médecins qui remédient aux troubles et maladies scolaires, comme celle des chronobiologistes, se fassent entendre avec force.

Sinon le temps scolaire continuera à se définir comme l'envers du temps social, alors qu'il faut l'organiser avant tout en fonction du travail des élèves. "Les élèves d'abord", tel devrait être notre unique mot d'ordre.

Antoine Prost est l'auteur de *Regards historiques sur l'éducation en France, XIX^e-XX^e siècles* (Belin, 2007).